

Thomas
Day

L'homme qui voulait tuer l'Empereur

La Voie du Sabre, II



folio
SF

FOLIO SCIENCE-FICTION

Thomas Day

LA VOIE DU SABRE, II

L'homme
qui voulait tuer
l'Empereur

Inédit

Gallimard

Né en 1971, Thomas Day vit à Paris quand il ne voyage pas aux quatre coins du monde. Il s'est imposé en quelques années comme l'un des auteurs les plus passionnants de l'imaginaire francophone, au fil d'une cinquantaine de nouvelles et d'une poignée de romans qui tous se caractérisent par une propension avouée au mélange des genres : *L'Instinct de l'équarrisseur* (Folio SF), pastiche décalé du Sherlock Holmes de Conan Doyle, *L'École des assassins* et *Le Double Corps du roi*, écrits en collaboration avec Ugo Bellagamba, et bien sûr *La Voie du Sabre* (Folio SF), auquel *L'homme qui voulait tuer l'Empereur* donne suite.

Avant-propos et remerciements

Bien que situé trente-trois ans après *La Voie du Sabre*, dans le même Japon qui ne fut jamais, *L'homme qui voulait tuer l'Empereur* ne se veut pas la suite directe des aventures de Nakamura Oni Mikédi et Miyamoto Musashi (en ce qui me concerne, leur histoire prend fin dans les dernières pages de *La Voie du Sabre*). Néanmoins des lieux, des personnages et des objets sont communs aux deux romans : Edo, Tokugawa Oshone, Tokugawa Nâga, le *Daïshô**¹ Papillon, l'encre de Shô...

Dans la mesure du possible, j'ai essayé de livrer un récit susceptible d'être lu de façon indépendante. L'échec étant envisageable, je prie donc mes lecteurs de lire si possible *La Voie du Sabre* avant *L'homme qui voulait tuer l'Empereur* ou d'excuser d'éventuels points de détail qui se révéleraient obscurs.

1. Le lecteur curieux trouvera, dans le glossaire en fin de volume, une définition des mots suivis d'un astérisque.

Pour ce livre-ci, j'adresse principalement mes remerciements à Olivier Girard qui a annoté la novella ayant servi de base à ce roman et l'a publiée dans le numéro 32 de l'excellente revue *Bifrost*. À Thibaud Eliroff et Ugo Bellagamba qui ont œuvré dans le même sens et à Guillaume Sorel pour la couverture.

Remerciements collatéraux à Sandrine Grenier (à qui est dédié en particulier l'épilogue), Su Kiy (from Angkor Vat), Ice (from Khamphang Phet), Shoko (from Tôkyô). Et à Aëff, sans qui ce livre n'existerait pas.

T.D., le 22 juin 2003, dans les environs de Mae Siarang, Thaïlande.

Même le cercle a besoin de naître en un des points de sa circonférence.

C'est donc ici que naît, prend forme, illumine alentour et s'éteint, tel le feu d'un campement, l'histoire édifiante d'Ichimonji Daigoro, l'homme qui voulait tuer l'Empereur.

Au moment précis où cette histoire débute, le seigneur de la guerre Ichimonji Daigoro, mort à présent, était âgé de vingt-sept ans et régnait sur plus de sept mille sujets depuis sa forteresse sise sur les contreforts du mont Aso, au nord-est du Poisson-Chat Kyushu. Une grande forteresse de teck, de cloisons de papier de riz et de bambou d'où on pouvait jouir par temps clair d'une vue magnifique sur les grisailles sempiternelles du détroit de Bungo. Ichimonji Daigoro, fils du célèbre exécuteur officiel du shôgun, Ichimonji Riuji, vivait alors dans le respect de toutes choses et l'accomplissement personnel.*

L'Empereur de ces temps difficiles, mort à présent, s'appelait Tokugawa Oshone. Il venait de perdre sa fille, Nâgâ, qui, selon les écrits officiels, avait été victime de la pénurie d'encre de Shô — la chère sacrée de la caste impériale — et s'était éteinte sur sa couche, triste comme une porcelaine fendue.

Sans cette perte, cet humble seigneur et son Empereur ne se seraient jamais dressés l'un contre l'autre. Mais, envieux d'avoir d'autres enfants, l'Empereur désira la noble dame Shirôzaemon Reiko — première concubine du seigneur Ichimonji Daigoro et amante experte dont on disait la beauté sans pareille. Une beauté que Tokugawa Oshone avait aperçue et vantée durant les fêtes du Nouvel An bouddhique, peu avant la disparition de sa fille unique.

Utilisant un rouleau marqué du sceau impérial, acheminé par cinq diplomates de haut rang et leur garde rapprochée, alourdisant sa missive de cadeaux somptueux, l'Empereur invita Ichimonji Daigoro à lui confier le destin de la noble dame Shirôzaemon Reiko.

Le seigneur de la guerre déclina l'offre. Par amour... refusant que sa seule concubine le quitte pour devenir un dragon — une créature grotesque qui passe son temps allongée sur sa couche, à manger, boire et forniquer. L'Empereur s'entêta. Par principe ; nul n'a le droit de se dresser contre le dit de l'Empereur.

Tout cela eut lieu au printemps de la deux cent trentième et ultime année de règne de l'Empereur-Dragon Tokugawa Oshone, en ces jours de magie naturelle où les cerisiers fleurissent et pointillent de rose et de blanc la verdure puissante des bamboueraies et rizières du Poisson-Chat Kyushu.

Je me souviens très bien de ce printemps qui n'allait plus tarder à verser dans le sang, la chair gangrenée, la cendre et les pleurs...

Je me souviens avoir pris forme, moi le frère de l'Ombre, avoir flambé, rugi et m'être éteint.

Je me rappelle du goût de la chair humaine, du corps de la concubine Shirôzaemon Reiko, du seigneur Ichimonji Daigoro, de son samouraï et ami Azeko, de Bertrand Merteuil de Courcelles, quatrième fils de l'insignifiant baron Jean Merteuil de Courcelles... je n'ai oublié ni leur voix ni leur visage ni leurs actes, car, même vaincu, domestiqué, le Feu marche avec vous, Humains, et n'oublie jamais.

Jamais.

PREMIÈRE PARTIE

LA CHUTE DU CLAN ICHIMONJI

Impassible, assis dans la position du Bouddha, le seigneur Ichimonji Daigoro observe les corps que ses serviteurs viennent d'allonger devant lui, à une coudée de ses genoux : trois cadavres enveloppés dans des soieries provenant de la lingerie seigneuriale. Non loin, bée un sac de toile épaisse, de ceux qu'on utilise pour entreposer le riz durant l'hiver. Dans ce sac écru, mouillé de rouge brunissant, ont été rassemblées les têtes tranchées, rictus et sang coagulé, des sept samourais à qui Daigoro avait confié la sécurité de son épouse enceinte, Yuna, et celle de leurs enfants en bas âge, Riuji et Sadako. Ces samourais avaient pour mission d'accompagner Yuna jusqu'à la forteresse de son père, Bunraku Izechî. Ils ont échoué, fauchés par une patrouille impériale.

Sans doute parce que Daigoro ne pleure pas, sa concubine Shirôzaemon Reiko inonde de ses larmes salées l'estrade de teck sur laquelle

s'alignent en un même rang les blancs tatamis servant de sièges au seigneur et à sa suite.

Daigoro se lève, pose sa main sur l'épaule de son premier samouraï, Azeko, avant de s'approcher du plus petit des corps. Une fois agenouillé, le seigneur de la guerre entrouvre la soie pour affronter le visage de son fils. Riuji. Petite chose anormalement calme, âgée de quatre ans, dont la plaie à la gorge a été nettoyée et bandée avec une écharpe de soie.

« Riuji. Mort. »

Un murmure, double et à peine audible... Non. Deux souffles quittant un être foudroyé... Deux expirations, non point lâchées par des lèvres mais expulsées par des poumons douloureux, victimes du Destin.

Les poings de Daigoro se serrent : ongles plantés dans les paumes, veines tendues, jointures de neige tassée. Une neige qui réclame vengeance. Pureté anguleuse, striée de vieilles cicatrices, de ridules. Vengeance ! Ses narines frémissent, comme assaillies par l'odeur du sang. Ses yeux vides restent aveugles, au proche comme au lointain, au présent comme au passé, perdus dans les ténèbres de l'avenir. Ses oreilles ignorent les commentaires murmurés alentour ; ne captent qu'à peine les pleurs de Reiko.

Azeko se lève, salue son seigneur et récupère sur le cadavre de Yuna un rouleau marqué du sceau du général Hokusai — l'officier en charge

de la troisième armée impériale. Le samouraï brise le sceau écarlate et déroule le message qu'il parcourt avec la plus grande attention.

« C'est une demande de reddition », annonce-t-il, brisant le silence de sa lecture appliquée.

Daigoro s'abstient de tout commentaire. Dominant le silence poursuivant, il se lève, s'approche du cadavre de son épouse. Après s'être agenouillé, il entrouvre la soie et, du bout des doigts, clôt les yeux désormais secs de celle qui fut la mère de ses deux seuls enfants. Il la salue une dernière fois, les mains jointes au niveau de la gorge, le menton posé sur le bout des index ; tel est le *wai** qu'on adresse à la femme — épouse ou maîtresse de maison — pour lui rendre hommage. Toujours concentré sur son refus de verser la moindre larme, il se dresse de toute sa hauteur, tire ses épaules en arrière et se tourne vers son samouraï et ami.

« Azeko ! Parce que le premier sang vient de couler, demain l'aube sera sèche, propice au feu. Demain, l'horizon sera tranchant, dur comme la lame du sabre, et le vent soufflera assez fort pour attiser un bûcher, trop peu pour l'éteindre. Yuna aimait l'aube et réveillait souvent les enfants pour qu'ils voient le soleil se lever. Fais ce qui doit être fait... Que les bonzes saluent les dieux avec trois cent soixante-quatre offrandes et qu'ils préparent un bûcher digne des miens, avant de quitter cette forteresse à jamais avec

leur maître abbé. Demain, à l'aube, moi aussi je verserai le sang. Aujourd'hui, je remercie les dieux de la maladie, je les remercie d'avoir emporté ma mère cet hiver. Ainsi a-t-elle rejoint nos ancêtres sans avoir à vivre cette abomination. »

Daigoro quitte la pièce en réajustant son kimono, laissant samouraï et serviteurs derrière lui. Trottinant sur ses chaussures à plateaux, Reiko se jette à sa suite. Quand, arrivé au bout du couloir, Daigoro se tourne vers sa concubine dont les souliers claquent, aussitôt elle baisse la tête, déférente et probablement consciente de son insolence : elle a eu l'audace de suivre son maître alors qu'il ne lui en avait pas donné l'ordre.

« Vous auriez dû me confier à l'Empereur », annonce-t-elle.

Véritable éclair de mort en suspens, deux coupées d'acier trempé accrochent sévèrement la lumière des lampes murales. Les mains serrées sur la poignée de son *katana**, Daigoro arme le geste promis à décapiter la jeune femme. Cependant, plutôt que de s'effondrer au pied de son seigneur en implorant la clémence, Reiko reste droite puis dresse la tête. Séduit par tant de courage, tant de volonté, Daigoro remise sa lame au fourreau, non sans lui avoir fait faire un tour complet — geste qui permet normalement au samouraï de se débarrasser du sang maculant son sabre.

Tout à l'heure tu pleurais, Reiko, alors que je m'y refuse par respect pour les miens... tes larmes griffaient la poudre blanche que tu étales chaque matin sur ta peau. Pleurais-tu sur ton sort ? Sur celui de Yuna et celui de mes enfants qui ne connaîtront plus jamais la douleur ? Pleurais-tu à ma place ?

« C'est ce que tu voulais, Reiko ? Que je te confie à l'Empereur-Dragon et qu'il découvre ton honteux secret ?

— Non... Non ! C'est avec vous que je veux être... jusqu'au bout. Quinze ans ont déjà été partagés et, en ce qui me concerne, rien n'a changé...

— Alors ne parle plus jamais du passé, je n'en ai plus... Si l'Empereur savait ce que tu es vraiment, jamais il ne m'aurait demandé de te confier à lui.

— Pourquoi ne pas lui avoir dit la vérité ?

— La vérité, c'est que je t'aime telle que tu es, bien plus que je n'ai aimé la mère de mes enfants. Voilà une chose que je ne peux avouer qu'à toi... et à toi seule. Et pour ce qui est de ta *seule* imperfection ? Cela ne regarde que toi et moi, personne d'autre, pas même l'Empereur.

— Seigneur... il vous faut répondre au général Hok... »

Daigoro la regarde, se noie dans ses yeux.

Trop de beautés pour une seule femme ; celle du corps, absolue, à laquelle s'ajoute celle de

l'esprit. Tant de magnificence pourrait passer pour un don des dieux ; mais il n'en est rien, car une terrible malédiction rampe sous cette beauté. Un secret que nous partageons tous les deux, excluant tous les autres du cercle de la confiance, véritable géographie du désir à jamais cernée de flammes.

Immobile au bout du couloir conduisant à l'escalier pentagonal de la Grand'Tour, Daigoro ne pense plus qu'au corps de sa concubine, trésors humides souvent étreints par le plaisir, veillés par un duvet noir dessiné telle une feuille trilobée pointant vers le bas ; trésors qu'il a souvent, pour mieux s'y noyer, écartés du pouce et de l'index, à la lueur des lampes portugaises et des bougies. Pour ce qu'en sait Daigoro, la majorité des épouses ne daignent faire l'amour que deux à trois fois par semaine ; Reiko, elle, en a besoin plusieurs fois par jour pour se sentir propre, en accord avec sa nature profonde et particulière. Et, malgré ses trente années passées, dont quinze à accomplir quotidiennement l'acte d'amour, elle reste aussi désirable qu'au jour de ses seize ans : lèvres charnues, paupières au double repli plein d'élégance, yeux noirs et profonds, seins pleins tels des agrumes, fesses parfaites... Néanmoins, il y a une fissure dans la sculpture, une tache sur le noble tissu : quelque chose de surnaturel et d'insidieux hante cette beauté assurée, une étincelle maligne qui, sou-

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA VOIE DU SABRE (*Folio Science-Fiction n° 115*)

L'INSTINCT DE L'ÉQUARRISSEUR (*Folio Science-Fiction
n° 188*)

Aux Éditions Denoël

RESIDENT EVIL

Aux Éditions Bifrost / Étoiles vives

SYMPATHIES FOR THE DEVIL (REDUX)

LES CINQ DERNIERS CONTRATS DE DÆMONE
ERASER

L'ÉCOLE DES ASSASSINS (*en collaboration avec Ugo Bella-
gamba*)

STAIRWAYS TO HELL

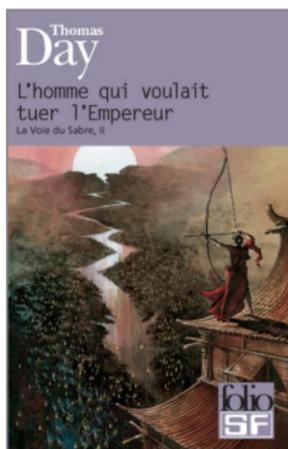
Aux Éditions Mnémos

RÊVES DE GUERRE

LE DOUBLE CORPS DU ROI (*en collaboration avec Ugo
Bellagamba*)

Aux Éditions Baleine

N.OUS R.ÊVIONS D'A.MÉRIQUE



L'homme qui voulait tuer l'Empereur La Voie du Sabre, II Thomas Day

Cette édition électronique du livre
L'homme qui voulait tuer l'Empereur - La Voie du Sabre, II
de Thomas Day
a été réalisée le 04 avril 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070306985 - Numéro d'édition : 182993).

Code Sodis : N50671 - ISBN : 9782072455858
Numéro d'édition : 236464.